

L'Arche - Février 2011

« Leur désir d'être français dans la complexité, avec leurs propres origines »

Un entretien avec Michel Leclerc, au sujet de son film « Le nom des gens »

■ Bahia Benmahmoud, 25 ans, s'efforce de convertir les hommes de droite aux valeurs de la gauche en couchant avec eux. Quand elle rencontre Arthur Martin, ornithologue et quadragénaire coincé, elle le prend pour un facho dur à cuire, et son patronyme français de souche est un défi supplémentaire pour cette fille de père algérien et de mère bretonne. Tel est le point de départ du film de Michel Leclerc *Le nom des gens*, qui fait une remarquable carrière sur les écrans français.

De la rencontre improbable entre une Brigitte Bardot sans complexes, qui oublie de s'habiller pour prendre le métro, et un lointain cousin hexagonal de Buster Keaton, qui n'en revient pas de voir arriver un tel tourbillon dans son petit carré de vie mortellement monotone et triste, naîtra une belle histoire d'amour.

Interprété par deux comédiens époustouflants (Sara Forestier et Jacques Gamblin), plus un Lionel Jospin en chair et en os faisant une brève apparition, sur un scénario autobiographique écrit en duo par Michel Leclerc et Baya Kasmi, ce film déjanté parle également de choses graves comme l'identité nationale, l'immigration illégale, la pédophilie, l'intégrisme islamiste, et aussi la déportation des Juifs.

Car Arthur Martin n'est pas si « Français moyen » que ça : Mme

Martin mère est une ancienne enfant cachée, dont les parents juifs saloniens ont été assassinés par les nazis. Un passé qui est devenu, chez les Martin, interdit de parole.

Rencontre avec le modèle original d'Arthur Martin : le réalisateur Michel Leclerc.

Avant le succès du Nom des gens, vous aviez à votre actif sept courts et un premier long métrage. Quel a été votre parcours ?

J'ai aimé le cinéma très jeune, entraîné par une mère

qui adore les films classiques français. Adolescent, j'ai vu tous les films d'Yves Robert. Cela a été déterminant pour ma formation. Très tôt j'ai écrit mon journal, des chansons, des histoires, et j'ai commencé à faire des films avec les moyens du bord.

Parallèlement au cinéma, j'ai aussi pratiqué la musique. D'ailleurs, la chanson du générique de fin (*De Bénisaf à Salonique*) préexiste au scénario. Elle parle de



nos parents et de sujets assez proches du film.

La rencontre de Bahia Benmahmoud et Arthur Martin est explosive. Comment vous êtes-vous rencontrés en réalité, Baya et vous ?

Baya, je l'ai rencontrée dans un bar avec des amis communs et, comme dans le film, lorsqu'elle m'a dit son nom, j'ai cru qu'elle était brésilienne. Elle a commencé



à me parler de sa famille et puis, à son tour, elle s'est méprise sur mon nom : « *Toi au moins, t'es bien franchouillard, on sait d'où tu viens, c'est plus simple* ».

Je lui ai parlé de ma famille – ce que je fais spontanément maintenant, mais que je ne faisais jamais à l'époque. C'était la première fois que je me permettais de parler ainsi.

En faisant ce film, avez-vous dû masquer des choses pour ne pas heurter la sensibilité de vos proches ?

Dès le départ, Baya et moi voulions parler de choses très intimes et nous y sommes allés directement, sans nous autocensurer. Nous avons peu masqué la réalité.

Du côté de Baya, son père a été marqué par la guerre d'Algérie. Il avait dix ans quand une partie de ses proches (sauf ses parents) ont été tués par l'armée française. Il est arrivé seul en France dans les années 70, comme travailleur illégal, avant de rencontrer la mère de Baya et d'acquérir la nationalité française.

Ma mère était une enfant cachée, elle a perdu ses parents pendant la guerre et elle a été sauvée avec ses

trois sœurs. Évidemment, je n'ai pas connu mes grands-parents déportés. Mais pas non plus les parents de mon père, ce qui me semble très étrange.

Mon frère, qui a suivi la voie scientifique de nos parents puisqu'il est devenu ingénieur dans le bâtiment, a été choqué par le film. Précisément parce que, dans notre famille, on ne parle pas de sujets tabous.

Comme la Shoah ou le judaïsme ? Vous dites quelque part que vous ne vous considérez pas comme juif.

Je suis loin d'être le seul dans ce cas. Simple question de logique. Premièrement, je suis l'enfant d'un couple mixte. Deuxièmement, mes parents ne sont pas du tout pratiquants, et je crois savoir que mes grands-parents maternels n'étaient pas pratiquants non plus.

On ne peut pas dire que mon lien avec le judaïsme se soit concrétisé dans ma vie quotidienne. Il n'y a jamais eu de fêtes religieuses, ni aucun lien avec des cousins ou parents éloignés de ma mère. Sur la déportation, j'ai ressenti un vide, quelque chose dont il ne fallait pas parler et qui, for-

cément, était important et me rattache à cette histoire-là.

Pour moi, l'aboutissement de tout ça, c'est le film. L'avoir réalisé me permet de dire : voilà ma famille, c'était ça. Je peux aussi, aujourd'hui que le film existe, facilement dire : « *Je ne suis pas juif* ». Cela ne veut pas dire que je renie quoi que ce soit ou que je me cache, puisque j'ai précisément fait ce film pour en parler. Ce n'est pas de la honte, c'est simplement une analyse assez objective de ma vie.

Avant le film, vous n'en parliez pas avec vos parents.

Quand ma mère a rencontré mon père, ils ont dû se mettre d'accord pour ne plus en parler.

Faire table rase du passé ?

Voilà, comme s'ils étaient une génération française spontanée. Surtout tout faire pour que ça ne se reproduise plus jamais.

Ma mère, j'en suis sûr, a porté ça comme une honte. Elle n'a jamais été très revendicative par rapport à la France, ni militante de la mémoire. Elle ressentait certainement la honte d'avoir survécu à ses parents.

Je ne connais pas les circonstances, j'ai des trous dans l'histoire de ma mère. Je ne sais toujours pas pourquoi ses parents ont été déportés et pas elle, et comment elle a été sauvée avec ses trois sœurs. Elle avait deux sœurs plus âgées, toutes les deux mariées à des non-Juifs, qui ont également fait le silence sur leur histoire. La dernière sœur était un bébé.

Malheureusement, deux des quatre sœurs se sont suicidées.

Votre mère sait quand même qui l'a sauvée.

Un couple de résistants, Yvonne et Roger Hagnauer, une Bretonne et un Juif alsacien non identifié comme tel, avait créé un orphelinat pour les enfants des victimes des bombardements alliés. Sous ce couvert légal, ils ont sauvé plusieurs enfants juifs, dont ma mère, qui a vécu à l'orphelinat jusqu'à son mariage.

La seule manifestation commémorative à laquelle ma mère ait participé, c'était des journées d'hommage à ce couple.

Je pense depuis longtemps faire un film sur eux. Je les ai bien connus dans les années 80. Pour ma mère et ses sœurs, ils étaient comme leurs vrais parents, à ceci près qu'ils avaient beaucoup d'enfants.

Je suis toujours en contact avec plusieurs amies de ma mère, qui ont vécu la même enfance qu'elle.

Ces amies ont-elles le même rapport au judaïsme ?

Absolument pas. J'ai plusieurs fois discuté avec l'une d'elles, qui a vu le film et l'a beaucoup aimé. Elle m'a appris que ma mère, quand elle était adolescente, ne parlait jamais de ses parents.

Depuis trois ans, ma mère est malade et ne parle pratiquement plus. Je ne saurais jamais rien d'elle.

A-t-elle vu le film ?

Non. Mon père non plus. Il ne veut pas se mettre en colère contre

moi, connaissant la réaction négative de mon frère qui a dit que je n'avais pas de pudeur et que je prenais en otage la famille en dévoilant des choses qu'ils ont toujours soigneusement cachées.

Mais mon frère commence à avoir un peu de recul et à accepter l'idée qu'il y a autre chose dans mon film. Cela me rassure, car c'est sa réaction qui m'importe le plus.

Et du côté de Baya ?

Comme ce sont des gens qui sont dans la parole, ils ont bien réagi. Certains éléments du film les ont un peu choqués au départ, mais ils ne l'ont pas montré, surtout le père de Baya. Élevé en Algérie dans l'islam, il a lui aussi un côté provocateur et artiste (toutes les toiles qui sont dans le film viennent de son atelier) et il n'est pas du tout puritain.

Ils ont fini par voir le film plusieurs fois, si bien qu'à présent ils l'acceptent totalement.

Votre film peut-il aider à la compréhension entre les ethnies, les religions et les cultures ?

Je l'espère.

Mon film est favorable aux mélanges. Mais pas comme *Mauvaise foi*, le film de Roshdy Zem – un film tout à fait respectable où l'on parle de deux familles, l'une juive, l'autre arabe, et qui dit qu'on peut se comprendre et s'aimer malgré les différences.

Ici, nous-mêmes, les personnages centraux, sommes des bâtards issus d'un couple mixte. Le film parle d'un pays, la France, où de plus en plus communément on est à la deuxième ou troisième génération de gens qui se mélangent. Ce n'est plus de l'ordre de l'acceptation des autres communautés. J'ai le sentiment de ne pas appartenir à une communauté, sans

pour autant renier mes origines.

Vous avez de jeunes enfants. Comment voyez-vous leur avenir culturel ou religieux ?

On n'est que ce qu'on fait. Évidemment, ce sera leur propre choix.

Si, par exemple, ils voulaient se rapprocher de la religion juive, ce serait un peu artificiel. Il n'y a rien, ni dans l'éducation que je leur ai donnée ni dans celle que j'ai reçue, qui puisse se rapprocher de la religion. Ce serait donc, pour eux, une démarche strictement personnelle.

Pourtant, n'y aurait-il pas un manque culturel ou affectif ?

Je crois que ce manque, je le comble en écrivant, en ayant le désir de raconter ces histoires.

Depuis que j'ai fait ce film, des cousins m'envoient des arbres généalogiques. Tout le monde a une histoire. Ce n'est pas parce qu'on a des origines censées être exotiques, qui racontent une histoire d'étrangers ou de drames, qu'on est particulier. Si la famille est née dans le Berry, ça peut être aussi une histoire.

À propos de manque affectif, quelqu'un m'a dit que beaucoup de personnes marquées par la guerre dans leur jeunesse sont devenues des scientifiques. Il n'y a pas d'affect dans les sciences exactes; du coup, on est tourné vers l'avenir et non dans le passé. C'est pourquoi mes parents (ma mère est agrégée de maths, et mon père est ingénieur) ont très mal vécu leur retraite. Je peux vous le dire, ils ne liront pas votre article.

Domage, car ils sont face à eux-mêmes et à leur histoire.

Exactement, et ils sont incapables de l'affronter.

Pour certains, aussi, revivre le passé peut s'avérer dangereux. La fille d'une amie de ma mère,





qui était à l'orphelinat avec elle, m'a raconté que sa mère, poussée par plusieurs personnes, avait pour la première fois parlé de ses parents et de son passé. Profondément bouleversée, elle est morte peu de temps après.

Nous vivons dans une société qui veut absolument lever tous les secrets, parce que l'on pense que ça va mieux quand les gens parlent. Ce n'est pas toujours vrai, et ça peut être dangereux.

Malgré tout, mes parents ont réussi à construire quelque chose dans leur vie bourgeoise. Ils ont fait de hautes études et nous ont élevés, mon frère et moi, dans l'amour des études, de la culture française, de l'art et du travail bien fait. Ils ont tout fait pour nous épargner l'angoisse du traumatisme, bien qu'ils nous l'aient transmise d'une certaine façon.

Dans le film, quand Arthur présente Bahia à ses parents, elle va dans la cuisine pour réciter tous les mots tabous qui ont trait aux Juifs ou à la Shoah. C'est une invention, n'est-ce pas ?

Non, c'est réel. Chez mes parents, il y a des mots qu'on ne prononce jamais. Dès qu'il y avait un film, un documentaire ou même un reportage sur les Juifs, on zappait. Tout ce qui a trait à la guerre ou aux nazis, on zappe !

Et Israël ?

Israël aussi. Aucun membre de ma famille n'est allé en Israël. Je

n'ai donc pas de lien particulier avec Israël. Mes parents étaient dans le refus de ça. Ils se veulent uniquement et totalement français.

Ma mère, en particulier. Dans sa culture littéraire, dans sa culture cinématographique, elle perpétue à la lettre l'enseignement du couple salvateur. À marche forcée, elle s'est dit : « *Mon idéal, c'est la France* ». Curieux, non ? Puisque la France, c'est aussi la déportation de ses parents.

À un moment dans le film, Baya dit : « *Je n'ai jamais entendu mon père dire quoi que ce soit contre la France et les Français* ». Dans le scénario, Arthur dit exactement la même chose par rapport à sa mère. Son identité, c'est : « *Je suis française et rien d'autre* ». C'est aussi une façon de ne plus penser à son histoire.

J'ai souvent entendu mes parents dire : « *Y en a marre de ces histoires* » quand les infos parlaient d'actes antisémites.

Il y a trois ans, la télévision couvrait la guerre à Gaza et montrait des manifestations anti-Israéliennes proches parfois de l'antisémitisme. Le lendemain, j'ai entendu ma mère dire : « *J'en ai marre d'être juive* ». Elle avait très peur, évidemment, et le retour possible de l'antisémitisme la terrorisait.

Dans mon adolescence, un retour de l'antisémitisme paraissait totalement impossible. Et pourtant...

Pour ma famille, cette recru-

descence n'était pas possible. C'est quelque chose contre quoi je lutte. Mais, quelquefois, ça me désespère.

Vous imaginez qu'un jour quelqu'un vous traite de « sale Juif » parce que votre mère est née juive ?

Avec Baya, nous avons quelques appréhensions. Avant la sortie du film, nous pensions qu'on allait nous insulter. Pas du tout ! Sauf sur un site d'extrême droite, « François de souche », qui a été furieusement insultant. Ce qu'ils n'ont pas supporté, entre autres, c'est une phrase prononcée dans le film par Baya : « *Tu es juif, je suis arabe, à nous deux nous sommes la France* ».

Souvent, des gens qui n'ont pas vu le film se demandent : « *Comment font-ils pour prendre une comédienne française de souche pour interpréter une Arabe ?* » Pour l'instant, nous ne sommes pas du tout confrontés à l'antisémitisme maghrébin.

Comment le grand public a-t-il réagi à votre film ?

Les réactions sont très bonnes. Ce sont des réactions chaleureuses de gens qui font la démarche d'aller voir ce genre de films, des gens *a priori* ouverts. Énormément de spectateurs en sortent ravis ; ils ont l'air de se reconnaître dans le film, d'une manière ou d'une autre, dans leur désir d'être français et de l'être dans la complexité, avec leurs propres origines. C'est plutôt ça, des dizaines et dizaines de témoignages dans ce sens.

Des insultes ? Pas une, contrairement à nos peurs ! Des enseignants nous ont contactés à titre individuel, pour montrer le film à leurs élèves. √ PROPOS RECUEILLIS PAR GAD ABITTAN

Le site internet de Michel Leclerc : www.jetevoisvenir.fr